

Plages

I

J'ai onze ans, ce jour-là, et il pleut. Je porte mon cartable au bout de mon bras, bien que cela me soit interdit. (Ca déforme le dos. Un bon cartable doit être muni de lanières et collé aux épaules du propriétaire. Ma mère a des idées très arrêtées sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres.)

Il pleut, mais doucement. C'est un joli printemps qui pleut. Mon professeur de dessin a la grippe et nous avons quitté le collège, Ludovic et moi, avec deux bonnes heures d'avance. Le concierge a l'œil, mais nous avons un truc, nous, c'est mieux. Un truc pour filer à l'anglaise, dis donc, comme les grands du bachot, c'est jouissif, ça ! Les copains sont coincés en Permanence jusqu'à l'heure officielle de la sortie et nous allons nous enfermer, nous, dans ma petite chambre, chez moi, pour faire nos devoirs ensemble et peut-être, si l'envie nous en prend, piquer à mon père quelques cerises à l'eau-de-vie. Avec ça notre moral est inattaquable et le ciel peut pisser à sa guise.

J'ai onze ans, une chouette de famille, un sacré coup de pince aux billes, un correspondant allemand, et je pousse aussi droit (dit l'abbé, qui ne sait pas tout) qu'un jeune fût dans une bonne terre. Tel quel. Je l'ai entendu me qualifier ainsi il n'y a pas trois semaines. Ca fait toujours plaisir.

Evidemment, il ne sait pas tout.

Mais moi non plus. Par exemple je ne me suis pas encore avisé que trois mois, entre un mariage et une naissance, c'est trop peu ; qu'il conviendrait peut-être de me poser là-dessus une ou deux questions ; et que je suis, vraiment, très brun dans ma blonde famille. Bref, je ne SAIS pas. C'est ainsi que doit s'exprimer ma grand-mère quand elle aborde avec ses amies ce délicat sujet : "Non non, il ne SAIT pas, il ne se doute de rien..."

Elle doit ajouter (et c'est vrai) que les temps ont changé et que ces accident-là, maintenant, n'ont plus guère d'importance. Encore un peu de tarte aux prunes, ma chère ?

De toute façon, pour moi il n'y a pas eu d'accident. La route est droite, directe et sûre, entre mon père et moi. Il a trente-deux ans, il est né dans la maison même où nous vivons aujourd'hui, il est grand et solide. S'il ne badine pas avec la discipline, je ne lui en veux pas et il ne m'effraie guère. Ma mère me semble beaucoup plus redoutable parce qu'on ne sait jamais par quel bout la prendre et qu'elle peut toujours, comme dit Ludovic, vous péter entre les doigts sans prévenir.

Elle n'a que vingt-sept ans, elle. "Que" : c'est pour citer encore ma grand-mère qui emploie souvent, pour parler de sa bru, des tournures restrictives. Que vingt-sept ans, seulement trois enfants, un horaire qui n'est pas lourd et pourtant - un peu de tarte aux fraises, ma chère ?

Grand-mère me fait rire, d'ailleurs, avec ses airs pincés. Ses réticences ne troublent rien : ma vie est aussi claire que ce clair après-midi de printemps. Nous sommes heureux, non ? Je ne me suis jamais posé la question, mais si cela m'arrivait je me ferais certainement cette rassurante réponse. Nous sommes tous heureux, elle, lui, moi, mon frère Alain, le bébé, le chien, les chats, mes perruches et Ludovic. Très heureux.

Ludovic est mon voisin le plus proche (nous vivons en pleine campagne : il y a quand même entre nos deux maisons une bonne centaine de mètres) et nous sommes nés à six jours d'intervalle, dans la même clinique. C'est bien simple, ma mère en sortait juste quand la sienne y entrait. Ça vous lie les gens, des choses comme ça. Sans compter le sang, je ne sais pas combien de fois nous nous sommes entaillés les poignets pour faire fraterniser nos globules, quand nous en étions encore à Fénimore Cooper...

Ludovic est roux, lui, comme son père, et il a le menton en galoche de sa mère. C'est beau, la certitude.

- Et si tes Vieux sont là, dit-il ?

- Tu parles, pas déjà...

Mes Vieux - pauvres vieux, si jeunets encore ! - mes Vieux travaillent. Tous les deux. Mon père est instituteur et ma mère infirmière. Ils ne reviendront pas avant six heures.

- Dis donc, y'a quelqu'un chez toi, si, ça fume...

C'est vrai. C'est bizarre, mais c'est vrai. De la cheminée monte un panache gris.

- Zut...

Mon père surveille l'étude du soir à l'école, pourtant, il y garde mon frère, le bébé est chez sa nourrice jusqu'au retour de ma mère et ma mère, le jeudi, ne quitte pas sa clinique avant la fin des visites : alors qui, chez moi, s'est permis de faire un feu ?

- Ta grand-mère ?

- Ca m'étonnerait, elle prévient toujours, je le saurais...

Ma grand-mère, dite Lili la Tigresse, met beaucoup d'ostentation à jouer les belles-mères discrètes. Je suppose que Maman, au début de leurs relations, lui a pété entre les doigts sans prévenir, à elle aussi, et qu'elle se l'est tenu pour dit. En tous cas elle ne nous tombe jamais dessus à l'improviste.

- C'est forcément ta grand-mère ! Y'a pas sa voiture ?

Il n'y a pas sa voiture : le garage est vide, et aussi le chemin montant où elle se gare parfois.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

Ludovic hésite, sur un pied. Il est déjà très intimidé par mes parents, qui l'ont pourtant vu naître et grandir : c'est dire que Lili la Tigresse le terrorise et qu'il lâchera le morceau si on l'interroge, oui madame qu'on devrait être au collège mais on s'est faufilés par le réfectoire, on a dit qu'on rapportait le sac à pain du cochon d'Inde, parce que la Permanence c'est pas drôle et d'abord on n'y sirote pas des cerises à l'eau-de-vie...

- Je rentre chez moi, conclut-il : on se verra après.

Alors ça non, pas question ! C'est la première fois que nous feignons le collège, nous ne pouvons pas nous quitter comme ça, ce serait trop bête ! Je lui désigne du menton, sans parler (pour le secret), la grange où se trouve notre nouvelle cachette. Ses yeux s'éclairent, il est d'accord. Il s'agit maintenant de respecter les règles d'approche.

Nous contournons le rosier blanc, pliés en deux, et nous nous faufilons ainsi jusqu'à la caravane. Mon frère n'est pas là mais nous obliquons quand même vers le champ, pour le tromper. L'habitude. Mon frère est un petit morveux d'à peine huit ans. Un grand rapporteur devant l'Eternel. Et puis il me semble parfois, c'est fugitif mais très net, net et brûlant comme un coup de bistouri, il me semble parfois que Papa pourrait bien, après tout, le préférer à moi. A moi son aîné. Sacrilège. Mon frère est donc, doublement, un petit morveux fini, et il n'a pas l'honneur de savoir où nous nous terrons, Ludovic et moi, quand nous disparaissions. Je pense qu'il situe la chose vers le poulailler du champ. Ça nous arrange bigrement.

Ludovic emprunte, devant moi, le passage secret, et ne se relève qu'en atteignant l'échelle. Son cartable le gêne, il râle. Je suis. Ludovic a de bonnes fesses comme il a de bonnes joues : sous mon nez - tu grimpes, ou quoi, Ludo ? - je vois le détail des reprises que sa mère a faites au fond de son pantalon.

- Mais grouille !

Il grouille. Moi aussi, derrière lui, et nous sommes bientôt dans le faux grenier de la grange, à l'abri d'un rempart de vieilles malles. Une pile de journaux cochons (Ludovic a un grand frère) fait office de table et supporte nos trésors qu'un bocal ventru, verdâtre, préserve de l'humidité. Nous sommes riches : nous avons là-dedans cinq Camel à bout doré, une boîte d'allumettes, une bougie, sept francs cinquante, une montre cassée et trois agates rouges (Rarissime. Grosse valeur d'échange.)

Le tout se trouve juste sous le toit, où tapote la pluie.

- Et si c'est ton père et qu'il nous a vus par la fenêtre ? Il est à pied, lui, non ?

- Mon père, il est à l'école : et puis même, ce ne serait pas un drame, tu charries...

Ludovic acquiesce, un peu nerveux. Ses parents sont beaucoup plus vieux que les miens, beaucoup moins gais, et pour tout dire beaucoup plus embêtants. Avec eux c'est toujours un drame, par principe.

Il est la demie. Quatre heures et demie. Il va falloir tenir ici deux bonnes heures, et d'une tuile fendue par le gel du dernier hiver quelques gouttes d'eau tombent sur le classeur d'anglais que Ludovic, bon élève, a sorti de son cartable.

Evidemment, si c'est pour travailler on aurait été mieux en Permanence...

- Et crotte...

Il lèche les gouttes, du bout de la langue, y passe le doigt pour assécher encore, et ferme la chose. Chic : on va parler.

J'aime bien parler. Parler et parler. De n'importe quoi et de tout un peu. D'une autre cachette à construire, plus belle que celle-ci (encore que cela semble difficile), du bon tour que nous avons joué à l'abbé et du bien meilleur que nous lui jouerons un de ces jours, de ce qu'a répondu à mon père, en classe, cet idiot d'Antoine, des vacances, des mille et un projets délicieux qui nous occupent... et de l'Australie. Parce que si nous avons l'air, comme ça, de tranquilles petits garçons, il ne faudrait pas s'y fier. Nous avons de grandes ambitions et nous ne serons pas fonctionnaires, non, nous irons en Australie. En Australie, élever des moutons.

- Ouais, comme dans "L'île mystérieuse"..

- C'est pas dans "L'île mystérieuse", Ducon, c'est dans "Les enfants du capitaine Grant" !

- Tu crois ?

Je ne crois pas, je suis sûr. Et d'ailleurs Ludovic ne s'entête pas. Chez lui il n'y a qu'un annuaire et un dictionnaire médical. Le lettré, c'est moi.

- Mais tu ne te souviens pas, des Irlandais, et ils les ont entendus jouer un soir, ils campaient sous des arbres et alors Paganel se promenait et il a dit...

- Chut !

Quelqu'un a crié.